

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 29 (2022)
Heft: 1: Publizieren in den Geisteswissenschaften : Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft = Publier en sciences humaines : passé, présent et avenir

Artikel: Publizieren im Umbruch : ein Austausch zwischen dem intercom Verlag und infoclio.ch
Autor: Güttler, Nils / Rhyner, Niki / Kurmann, Eliane / Natale, Enrico
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-981262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Publizieren im Umbruch

Ein Austausch zwischen dem intercom Verlag und infoclio.ch

Nils Güttler und Niki Rhyner (intercom Verlag), Eliane Kurmann und Enrico Natale (infoclio.ch)

Gesprächsanstoss und Koordination: Tina Asmussen

Das Publikationswesen in den Geisteswissenschaften hat sich in den letzten Jahren stark verändert. Die gedruckte Monografie und der wissenschaftliche Fachartikel sind längst nicht mehr die einzigen Medien für die Präsentation und Distribution von Forschungsinhalten. Die Digitalisierung trägt wesentlich zu einem Wandel im Publikationswesen bei. Welches Potenzial ergibt sich daraus für die Entwicklung neuer Formen und Formate der Wissenschaftskommunikation? Welche neuen Anforderungen stellen diese Veränderungen an die Verlage und Herausgeber*innen in den Geisteswissenschaften? Und nicht zuletzt: Welche finanziellen Implikationen ergeben sich daraus? Über diese Fragen haben sich Niki Rhyner und Nils Güttler vom intercom Verlag mit Eliane Kurmann und Enrico Natale von der schweizerischen Informationsplattform infoclio.ch, dem Schweizer Fachportal für die Geschichtswissenschaften, in einem E-Mail-Austausch zwischen Juni und November 2021 unterhalten.

Tina Asmussen, 26. 5. 2021, 8.55 Uhr, info@revue-traverse.ch:

infoclio.ch ist die zentrale Informations- und Kommunikationsplattform der schweizerischen Geschichtscommunity. Wie verortet ihr euch in dem eingangs beschriebenen Umbruch im wissenschaftlichen Kommunikations- und Publikationswesen?

Eliane Kurmann und Enrico Natale, 10. 6. 2021, 14.34 Uhr, info@infoclio.ch:

Notre réponse commence par une question: est-il vraiment approprié de parler d'un «bouleversement» de la publication scientifique? La question paraît presque absurde tant la réponse semble évidente. Comme tout ce qui touche au rôle de l'informatique et de la communication numérique dans l'évolution des pratiques scientifiques, la rhétorique de la transformation radicale, du bouleversement, de la révolution, est pratiquement impossible à éviter.

Pour être honnête, cette atmosphère grisante, voire euphorique, a porté la trajectoire du portail infoclio.ch depuis ses origines. Mais ces origines ont désormais plus de 10 ans; 20 ans, même, si l'on remonte au premier projet de portail web

pour les sciences historiques proposé en 2001 par Peter Haber et Bertrand Müller à la Société suisse d'histoire.

Lors des deux dernières décennies, beaucoup de choses ont changé dans le domaine de la publication scientifique. Mais beaucoup d'autres sont restées les mêmes. Ainsi, contrairement à ce que semble suggérer Tina dans son introduction, la monographie et l'article scientifique continuent d'occuper les deux premières places du podium de la gloire académique. Et le *peer review* reste une barrière de séparation entre deux mondes: celui des productions scientifiques reconnues par la communauté académique, d'un côté, et celui des initiatives de vulgarisation – pour utiliser un terme péjoratif – de l'autre. Bien sûr, la médiation des connaissances historiques occupe de plus en plus l'attention des historiennes et des historiens et de nouveaux arrivants se pressent devant les murs de la tour d'ivoire: sites web, blogs, podcasts, formats multimédias, etc. Mais l'entrée dans la tour du château continue de se faire au compte-gouttes.

Notre compréhension du rôle d'infoclio.ch dans les transformations en cours a évolué avec le temps. Nous continuons à nous sentir porté·e·s par l'atmosphère d'innovation qui accompagne la numérisation de la publication scientifique. Nous explorons avec enthousiasme de nouveaux formats, comme la série des *Living Books about History*, qui revisite le genre de l'anthologie en exploitant les possibilités du web. Nous organisons des débats et des conférences sur l'avenir de la publication scientifique. Nous produisons divers contenus numériques qui favorisent le débat et la diffusion des résultats de recherches. Nous nous engageons pour la généralisation du libre accès aux publications scientifiques.

Mais cet engagement s'accompagne aussi d'un souci croissant de soutien et d'accompagnement de l'écosystème existant de la publication scientifique en histoire, fragilisé à la fois par la baisse de la demande, par la concentration du marché global de l'édition scientifique, et par le modèle de l'auteur-payeur. Ainsi, il nous semble important de contribuer à la promotion des nouveaux livres d'histoire en publiant et en donnant accès à des comptes rendus, de mettre en valeur le travail des revues, de réfléchir aux solutions à trouver pour garantir l'accessibilité et la préservation à long terme des contenus scientifiques, et de soutenir le tissu éditorial diversifié composé de petits éditeurs qui fait la spécificité de la Suisse. Pour répondre à la question, nous nous sentons en quelque sorte comme ces téléphonistes du début du XX^e siècle. Nous cherchons à relier les fils des pratiques académiques en histoire avec ceux, virtuels, de notre environnement technique contemporain.

Par ailleurs, il y a une autre raison pour laquelle nous hésitons à parler d'un changement radical dans le domaine de l'édition scientifique: si de nombreuses publications académiques sont désormais accessibles sur internet, les formats sont restés pratiquement inchangés. Les structures narratives restent linéaires, les

sources numériques ou numérisées ne sont que rarement intégrées, et les monographies numériques ne sont la plupart du temps rien d'autre que de lourds fichiers PDF. Peu de maisons d'édition pensent au potentiel du numérique dès le début du processus de création. Profitons alors de l'occasion pour poser à *intercom*, pionnier dans le développement de formats innovants, une question qui nous préoccupe depuis longtemps: quelles sont les qualités et les compétences nécessaires, à la fois pour les chercheuses et les chercheurs et pour les éditeurs, afin que les publications soient véritablement numériques, tout en restant lisibles et d'une conception attrayante? Et comment faire pour produire des formats qui apportent aux historien-ne-s la reconnaissance académique qui est si importante pour eux et elles?

Nils Güttler und Niki Rhyner, 25. 6. 2021, 16.39 Uhr, info@intercomverlag.ch:

An die Frage, ob da überhaupt ein Umbruch stattfindet, wollen wir gleich anschliessen. Denn wir denken, es lohnt sich genauer hinzuschauen, wo denn der viel beschworene Umbruch passiert und wo nicht.

Wir sind, im Gegensatz zu infoclio.ch, erst spät in diesen Umbruch – oder Nichtumbruch – aktiv involviert gewesen. Viele der Entwicklungen im akademischen Publikationswesen seit den frühen 2000er-Jahren haben wir nur als Nutzer*innen miterlebt. 2018 haben wir den *intercom* Verlag gegründet (zu diesem Zeitpunkt waren wir zu dritt mit Max Stadler, inzwischen ist unser Kollektiv angewachsen). Dies geschah unter dem Eindruck, dass die Veränderungen im geisteswissenschaftlichen Publikationswesen vorwiegend in technischen Bereichen stattfinden, die entweder für Forscher*innen vergleichsweise uninteressant sind (grosse Digitalisierungsprojekte, Datenbanken, Repositorien, Simulationen) oder die sogar neue Schranken implementieren (wie *impact ranking*, *algorithmic bias* oder Zugangsbeschränkungen für wenig finanzstarke Universitäten). Das trifft sich mit dem, was ihr beobachtet: Das war alles wenig kreativ.

Am meisten irritiert waren wir als Historiker*innen, die sich auch für die Geschichte des wissenschaftlichen Publizierens interessieren, darüber, wie wenig neue Formate entstanden sind. Es gab eine solche Umbruchsrhetorik ja schon einmal in den 1970er- und 1980er-Jahren, als sich die Publikationslandschaft durch verbilligte Druckverfahren ebenfalls stark veränderte. Am damaligen Umbruch hatten sich aber, im Gegensatz zu heute, sehr viele Wissenschaftler*innen beteiligt – *hands on* –, indem sie etwa alternative Zeitschriften gründeten und neue Drucktechniken ausprobierten. Verbunden war dies mit einer politischen Diskussion um Wissenschaft, wie wir sie heute auch wieder erleben.

Uns ging es deshalb beim Experimentieren mit digitalen und hybriden Publikationsformaten von Anfang an weniger um die technischen Spielereien (Hyperlinks, Onlinequellen einbinden usw.) als vielmehr um die sozialen Strukturen,

die die Publikationsformate überhaupt erst hervorbringen. Was soll zum Beispiel ein Sammelband heute leisten? Wie kann sich eine Forschungsgruppe über die Publikation ihrer Materialien «finden»? Das war eine der Fragen, aus der unser neues Format *cache* entstanden ist. Das erste Projekt von *intercom*, *Æther*, ist ein Publikationsformat, das aus der Lehre kommt. Studierende arbeiten in zweimestrigen Forschungs- und Schreibwerkstätten an einem gemeinsamen Untersuchungsgegenstand; die Publikation ist Resultat des Forschens und Schreibens in der Gruppe.

Was daran dann «wirklich digital» ist? Bei uns ist es die hybride Publikationsinfrastruktur. Wir verwenden bei all unseren Publikationsreihen nur ein Content-Management-System, das sowohl die Open-Access-Websites als auch die Druckvorlagen erzeugt. Unsere Antwort darauf, was es braucht, um digitale Publikationen zu entwerfen, lautet deshalb: ein von mehreren Wissenschaftler*innen geteiltes Bedürfnis sowie den konzeptionellen Austausch mit Akteur*innen, die über Wissen verfügen, wie man die Schnittstelle von Print und digitalen Formaten konkret gestaltet: Grafiker*innen und Programmier*innen.

Man könnte insofern sagen, dass derzeit zwei Umbrüche zu beobachten sind: ein «verschlafener» Umbruch hin zu neuen Formaten und ein tatsächlicher Umbruch, der grösstenteils ohne aktive Beteiligung der Forschenden stattfindet – und zwar dort, wo Geld und wissenschaftliche Reputation verhandelt werden. Wir meinen damit speziell die bisherige Open-Access-Politik, die zu enorm neoliberalen Strukturen und einer Monopolisierung innerhalb der akademischen Verlagslandschaft geführt hat.

Aber wie seht ihr das mit den Geldströmen und der Finanzierung für wissenschaftliche Publikationen? Denn das, was ihr leistet – die Infrastruktur der wissenschaftlichen Community zu pflegen –, steht ja auch nicht zuoberst auf der Agenda im Umbruch.

Eliane Kurmann und Enrico Natale, 13. 7. 2021, 16.36 Uhr, info@infoclio.ch:

Intéressant: vous réfléchissez aux nouveaux formats à partir des pratiques et des besoins des chercheurs et des chercheuses, et vous adaptez les infrastructures de publication en conséquence – une approche qui mériterait aussi plus d’attention dans les politiques de l’*open access*. Une des difficultés qui caractérisent l’environnement de la publication scientifique est que ses enjeux se posent entièrement différemment selon les points de vue et les échelles selon lesquels on le considère. À l’échelle nationale, la communauté scientifique a tout intérêt à maintenir un environnement éditorial le plus diversifié possible, avec des formats de publication de différentes natures, qui reflètent – comme vous le dites – les différentes structures sociales où se forment les connaissances historiques. La Suisse, pays riche, peut se permettre de maintenir cette diversité. De fait, le Fonds national

suisse (FNS), lorsqu'il a imposé l'*open access* et cessé de rembourser les coûts d'impression, l'a fait tout en continuant de financer les éditeurs assez généreusement pour ne pas mettre leur existence en danger. Les éditeurs ont pu continuer à imprimer des livres, tout en offrant un accès en ligne à une version PDF – ce qui est bien pratique, malgré les limitations déjà soulignées du format PDF, pour les historiennes et les historiens!

Cette politique contribue à renforcer une tendance – *online first*, *print* éventuellement ensuite – qui, de façon pragmatique, correspond désormais aux nouvelles habitudes des chercheuses et des chercheurs. Après deux ans de pandémie, privilégier l'accès en ligne plutôt que de se rendre à la bibliothèque est une pratique – déjà fermement établie – qui s'est désormais entièrement généralisée.

Mais les choses se compliquent lorsque l'on déplace la focale à l'écosystème global de la publication scientifique. Là, une autre tendance se dessine, problématique sous bien des aspects, celle de la platformisation de l'accès à la littérature scientifique. Dans la plupart des disciplines, l'accès à la littérature scientifique passe désormais quasi exclusivement par les plateformes d'acteurs privés, que ce soit les GAFA (Google Scholar) ou les grands éditeurs scientifiques (Science Direct, Scopus). Ces derniers avaient déjà réussi à vider presque entièrement le projet de l'*open access* de son intention initiale de démocratisation de l'accès à la littérature scientifique, en inventant le modèle de l'auteur-payeur et les revues hybrides. Les institutions de recherche doivent désormais non seulement financer l'accès à la publication de leurs chercheuses et leurs chercheurs, mais également continuer à payer les abonnements aux revues scientifiques. Et les coûts globaux de la publication scientifique n'ont cessé d'augmenter pour le secteur public, malgré l'expansion de l'*open access*.

Et le monde scientifique découvre désormais avec consternation qu'un autre cheval de Troie se cache derrière l'accès via des plateformes privées: la récolte et l'analyse des données des utilisateurs et des utilisatrices. Imaginez un monde où des acteurs privés de l'édition scientifique peuvent analyser en temps réel ce que recherchent et lisent les chercheuses et les chercheurs du monde entier sur leurs plateformes. Bienvenue dans le *brave new world* de l'édition scientifique du XXI^e siècle.

Que faire alors? Il faut travailler à des solutions politiques qui favorisent à la fois un écosystème de publication scientifique aussi diversifié que possible, une généralisation de l'accès gratuit via internet, et des solutions qui permettent de découvrir et d'accéder à ces contenus, sans pour autant abuser des données des utilisatrices et des utilisateurs. Pour cela, il faut un soutien à la fois financier et organisationnel des institutions publiques. La Suisse a relativement bien négocié les deux premiers aspects. Reste le troisième, en particulier la question de la «*discoverability*» des contenus, pour lequel des solutions restent à trouver.

Les plateformes comme infoclio.ch comblent un peu ce vide en donnant de la visibilité aux initiatives éditoriales de différentes natures qui naissent des acteurs et des actrices des sciences historiques en Suisse. Mais nous le faisons sur un mode quelque peu artisanal, alors qu'il faudrait, et cela nous ramène à votre question initiale, une solution intégrée qui s'appuie sur des standards techniques partagés pour réaliser un véritable outil de recherche pour la littérature scientifique en ligne en sciences humaines et sociales. Lorsque nous avons lancé la série *Living Books about History*, nous nous sommes heurté·e·s aux difficultés de la visibilité en ligne. Mais vous avez certainement affronté également cette question, n'est-ce pas?

Nils Güttler und Niki Rhyner, 5. 8. 2021, 14.36 Uhr, info@intercomverlag.ch:

Wir sind gegenüber der Trennung von nationalem Ausnahmefall (Schweiz) und globalem Ökosystem etwas skeptisch. Die Schweiz war an der internationalen Entwicklung und den Big Deals beteiligt, und diese Deals bedrohen das finanzielle Modell kleiner Verlage substanziell – auch in der Schweiz. Profitiert haben, wie ihr ja schreibt, vor allem die Anbieter grosser digitaler Infrastrukturen. Das treibt ja zum Teil absurde Blüten. Man denke nur an den Basler MDPI-Verlag, über den die WOZ vor kurzem berichtet hat und dessen Erfolgsrezept es ist, einen Grossteil der Dienstleistungen, die einen Verlag ausmachen, outzusourcen.¹ Oder man macht es wie transcript, die – wie böse Zungen sagen – alles drucken. Dies alles orientiert sich an einem naturwissenschaftlichen Modell des schnellen Publizierens, das dort teilweise seine Berechtigung haben mag, aber für die Geisteswissenschaften wenig Vorteile hat. Deshalb unser Insistieren auf der Orientierung an den Bedürfnissen geisteswissenschaftlicher Forschung und auf der Wichtigkeit, eine verlegerische Diversität zu erhalten. Hier muss auch in der Schweiz noch mehr passieren.

Was zu tun ist – da stimmen wir euch voll und ganz zu. Dabei ist es aus unserer Perspektive wichtig, den Fokus nicht nur auf die technische Seite des Ökosystems Publizieren zu legen, sondern sich wieder auf die Kernfunktionen wissenschaftlicher Verlage zu konzentrieren. Denn was soll ein Verlag eigentlich leisten? Den Raum für einen produktiven Diskurs innerhalb der Wissenschaftscommunity bereitstellen und Schnittstellen zur Gesellschaft beziehungsweise zur interessierten Öffentlichkeit schaffen. Beides lässt sich nicht technisch durch homogene Systeme lösen. Könnten wir ein solches Ökosystem mitaufbauen, wäre es vermutlich ziemlich kleinteilig und es gäbe viel Platz für Nischen und lokale und überlokale Verbindungen. Wichtig wäre vor allem, dass man darin als Forscher*in nicht gewinnorientiert agieren kann und epistemische Fragen im Vordergrund stehen. Momentan dominieren einfach die falschen Akteur*innen und es braucht auf vielen Ebenen ein Umdenken. Aufseiten der Forscher*in-

nen fehlt oft ein Bewusstsein dafür, dass Publizieren immer auch ein politischer Akt ist und dass man selbst mehr mitgestalten kann, als man vielleicht denkt. Intercom ist beispielsweise Teil der Fokusgruppe scholar-led.network, in der verschiedene von Forscher*innen verlegte Zeitschriften und Herausgeber*innen-Kollektive im deutschsprachigen Raum organisiert sind. Die Bibliotheken und Universitäten wiederum – also die eigentlichen Leidtragenden der aktuellen Entwicklung – könnten ebenfalls mehr tun, zum Beispiel indem sie Kooperationen mit kleinen Verlagen suchen, die eine andere und nachhaltigere Open-Access-Politik betreiben.

Damit wären wir auch bei der Frage der Sichtbarkeit. Uns hat diese bisher vor allem mit Blick auf die erwähnten Kernfunktionen von Verlagen interessiert, das heisst, wir wollen innerhalb der Wissenschaftscommunity sichtbar sein und Schnittstellen zur Gesellschaft und Öffentlichkeit herstellen. Wir haben Sichtbarkeit für uns weniger als technische Auffindbarkeit interpretiert, die bei den grossen Förderinstitutionen oft im Vordergrund steht, zum Beispiel durch Datenbanken und Indizes oder die Langzeitdatenspeicherung. Hinter dieser Vision von Sichtbarkeit steckt ja auch ein alter Traum der transparenten Zirkulation von Informationen – der von Wilhelm Ostwald im frühen 20. Jahrhundert über die Datenträume der 1950er-Jahre bis hin zu den Utopien von Wissensgesellschaft und freiem Internet der 1980er- und 1990er-Jahre reicht. Für uns ist dieser Traum, ehrlich gesagt, ausgeträumt. Sichtbarkeit ist in unseren Augen letztlich eine soziale Arbeit und Aufgabe. Oder was meint ihr genau mit Onlinesichtbarkeit? Und wollt ihr noch mehr zum Format der Living Books sagen, das wir sehr interessant finden?

Eliane Kurmann und Enrico Natale, 5. 10. 2021, 14.47 Uhr, info@infoclio.ch:

En arrivant vers la fin de ce dialogue, il nous semble que nous nous accordons sur une vision commune pour l'avenir de la publication scientifique, même si nous abordons la question de points de vue différents. La vision serait celle d'un écosystème de publication scientifique diversifié, où les chercheuses et les chercheurs seraient davantage impliqué·e·s dans la création de nouvelles infrastructures et formats de publication, avec l'objectif à la fois de faire avancer l'état de la recherche scientifique et de favoriser un débat productif au sein de la société au sens large. Pour réaliser cet objectif, il faudrait avoir accès à des nouveaux outils de financement qui permettent de créer, et aussi de soutenir à long terme, des infrastructures de publication dirigées par des communautés de recherche, et pas uniquement par des entreprises commerciales. Swissuniversities, dans le cadre de sa politique de l'*open science*, a récemment lancé des appels à projets dans ce sens. Au niveau européen également, sous le terme *Bibliodiversity in Scholarly Communication*, des initiatives sont en cours.

Ensuite, il y a le thème de l'impact des publications scientifiques. C'est l'un des principaux enjeux de cette *science ouverte*, ou *open science*, qui s'est hissée au sommet de l'agenda stratégique des institutions de recherche. Plusieurs visions se superposent sur la question: une vision technocratique, qui a pour but avant tout la mise en production des résultats de la recherche au service de l'innovation et de la croissance économique, et une vision plus démocratique, qui souhaite voir la recherche en sciences humaines et sociales contribuer davantage à enrichir le débat public au sein de la société en général. Dans cette perspective, vous avez tout à fait raison de souligner que la publication est un acte politique. Il nous semble que, pour réussir cette médiation de la recherche historique vers le public intéressé, la communication ne peut se limiter uniquement à des contenus textuels. Une série de nouveaux formats – comme les podcasts, sites interactifs ou vidéos –, dont la production et la diffusion ont été grandement facilitées par les technologies du web, se prêtent particulièrement bien à atteindre un public au-delà des murs de l'académie.

Nous aimerions également insister sur l'importance de la visibilité des publications scientifiques. Une considération importante pour le projet éditorial des *Living Books about History* que vous avez mentionné est justement d'offrir de la visibilité aux ressources et aux publications scientifiques librement disponibles sur le web. Pour rappel, les *Living Books about History* sont une série d'anthologies numériques sur des sujets de société, composées chacune d'un court essai original et d'une sélection commentée d'une trentaine de ressources. Le format a été directement inspiré par Gary Hall, théoricien des médias et promoteur du *radical open access*. Ces anthologies ont la double fonction de mettre en valeur des ressources en libre accès et de fonctionner comme un filtre de qualité dans la masse des informations disponibles en ligne. Le lecteur peut y découvrir une multiplicité de médias (images, sons, textes) sur un thème donné, qui ont été sélectionnés par une ou un spécialiste du domaine. Nous offrons également des versions anglaises de ces anthologies, pour être accessibles aussi à un public international. Nous avons lancé la série il y a cinq ans, et nous allons publier cette année le dixième volume sur l'histoire de la télévision.

La visibilité doit être comprise aussi comme la possibilité technique de trouver des publications scientifiques sur internet. S'il y a certainement une part d'utopie dans les rêves de circulation illimitée de l'information, le potentiel d'internet pour accroître l'accès aux publications de communautés de recherche qui sont géographiquement lointaines, pour relier différentes échelles locales et supra-locales, pour créer des rhizomes entre chercheuses et chercheurs du monde entier, est bien réel et mérite d'être poursuivi. Il faut, en d'autres mots, éviter autant que possible la segmentation – la production en silos séparés les uns des autres – des publications scientifiques. Et là des solutions techniques sont nécessaires, qui

permettent de connecter entre elles un nombre important d'infrastructures de publication, en agrégeant leurs métadonnées, voire en les traduisant en plusieurs langues, tout en maintenant l'autonomie des différentes initiatives. Il y a donc également une politique de mise en réseau des publications scientifiques qui doit faire l'objet de discussion et d'initiatives, afin que ce genre de service ne soit pas uniquement délégué au secteur privé. Un consortium de recherche européen, OPERAS, est en train de construire une infrastructure de ce genre. Le moteur de recherche *Bielefeld academic search engine*, ou le portail français ISIDORE, sont dans cette perspective aussi des exemples à suivre.

Il en va en somme de la publication scientifique sur le web comme de l'histoire du web lui-même: le potentiel de la technique à disposition permet d'imaginer des écosystèmes qui répondent au mieux aux attentes des chercheuses et des chercheurs, mais la réalité de sa mise en application révèle une série de tensions, entre secteur public et intérêts privés, entre centralisation et décentralisation, entre efficience et liberté, qui sont de nature éminemment politique, et dont les arbitrages finissent par déterminer la direction dans laquelle évolue l'écosystème. Nous souhaitons que les institutions suisses de soutien à la recherche (Secrétariat d'État à la formation, à la recherche et à l'innovation SEFRI/SBFI, FNS, Swissuniversities, Académies suisses des sciences), en dialogue avec les bibliothèques cantonales et universitaires, investissent davantage de moyens dans le financement d'infrastructures de publication ouvertes, capables de soutenir des projets pilotés par les chercheuses et les chercheurs eux-mêmes, comme *intercom* en développe, et qu'elles contribuent à développer des solutions pour relier et mettre en réseau différentes formes de publications scientifiques à l'échelle nationale et internationale.

De votre côté, trouvez-vous que nos attentes pour le soutien et le développement de la publication scientifique en sciences humaines et sociales en Suisse sont irréalistes ou trop ambitieuses?

Nils Güttler und Niki Rhyner, 4. 11. 2021, 17.59 Uhr, info@intercomverlag.ch:

Wir finden eure Vorstellungen und Erwartungen gar nicht zu ambitioniert, im Gegenteil: Wir teilen die Überzeugung, dass das wissenschaftliche Publizieren anders aussehen könnte und sollte – und dass dafür die Mittel und Möglichkeiten eigentlich vorhanden wären.

Anders publizieren – darauf wollen wir abschliessend nochmals eingehen. Das «anders» betrifft unseres Erachtens nicht nur die direkte Förderungspolitik (auch wenn sie zentral ist und wir zu Recht ausgiebig darüber gesprochen haben), sondern auch andere Ebenen des Wissenschaftsbetriebs. Zum Beispiel stellt sich für den akademischen Mittelbau ganz unmittelbar die Frage: Wie viel alternatives Publizieren kann ich mir als junge*r Forscher*in überhaupt leisten? Zum Bei-

spiel sind unsere *Æther*-Bände, die oft von Postdocs herausgegeben werden, in der Betreuung sehr zeitaufwendig und damit strategisch unklug: Hält man sich nämlich an die ungeschriebenen Gesetze wissenschaftlicher Karriereplanung, ist zusätzliches Engagement für die Lehre Zeitverschwendung. Ähnliches gilt für unser Format *cache*: Kollektive Autorschaft, wie sie hier angelegt ist, widerspricht der Reputationsökonomie des Wissenschaftsbetriebs, die auf individuelle Sichtbarkeit ausgerichtet ist.

Aber genau darin liegt auch die Stärke, denken wir, unserer Formate: dass sie das Publizieren explizit auch auf der Seite der Produktion «anders» denken. Die enge Anbindung an soziale Formate der Wissenschaft – die Lehre (*Æther*), die Forschungsgruppe (*cache*) und die enge Betreuung von Monografien (*Mono*) – ermöglicht es überhaupt erst, neue und experimentelle Publikationsformate zu schaffen. Unsere Formate sind auch Ausdruck eines gewissen Idealismus und der Hoffnung, dass sich eingespielte Strukturen des Wissenschaftsbetriebs dauerhaft ändern werden. Insofern ist Publizieren für uns eine dezidiert politische Angelegenheit, denn sie betrifft den Kern unserer geisteswissenschaftlichen Arbeit und ihrer Artikulation in der Öffentlichkeit. Aber damit tragen wir bei euch ja eh Eulen nach Athen. In diesem Sinne: Danke für das Gespräch!

Anmerkung

- 1 Raphael Albisser, «Eine Frage der Glaubwürdigkeit», *Die Wochenzeitung*, 13. 5. 2021, www.woz.ch/-b8a3 (11. 1. 2022).